

une enquête de géographie fondamentalement utile pour les archéologues

J.-Y. Marchal, géographe et chercheur à l'Orstom a publié, voici quatre ans (cahiers Orstom, série SH, vol. XV, n° 4 1978, p. 449-484), un article très important pour la recherche archéologique. Nous en extrayons, avec l'aimable autorisation de l'Orstom et de l'auteur, les larges extraits suivants, tant l'approche proposée nous semble riche et intéressante.

vestiges d'occupation ancienne au nord-ouest de la Haute-Volta (Yatenga)

L'auteur a travaillé à la fois sur les brochures, les sources orales et, surtout, à partir d'une minutieuse enquête sur le terrain.

« L'espace étudié correspond approximativement à un rectangle orienté nord-sud, au centre du Yatenga, de 1 700 km² de superficie, allant de Kumbri, au nord, à Ziga, au sud (distance 50 km) et de Bissigui, à l'ouest, à Namisigma, à l'est (distance 35 km).

Dans un premier temps, la reconnaissance au sol d'emplacements d'anciens villages, autour de Tugu (20 km N.-E. Ouahigouya), puis le repérage de ces sites sur les photographies aériennes à 1/10 000 (Ign AO 918/100, 1971) ont permis de détecter sur les clichés d'autres vestiges qui n'avaient pas été repérés sur le terrain (parcouru le long de tran-

sects). Puis, après une étude comparative, sous stéréoscope, des aspects pris par ces sites archéologiques sur les clichés à 1/10 000 et ceux à 1/50 000 (missions Ign AOF 017, 1952 et HVO/6, 1973), nous avons tenté de déceler sur l'ensemble des clichés à 1/50 000 couvrant le centre du Yatenga, les indices de vestiges archéologiques (la mission à 1/10 000 ne couvrant que le terroir de Tugu). Sur un fond de carte, tous les indicateurs de sites possibles ont été pointés : buttes circulaires probables, excavations au pied des corniches cuirassées (citernes ?), ensemble de petites taches noires (tas de scories ?).

Une mission sur le terrain a suivi cet inventaire, en mai 1977. 138 sites potentiels se sont trouvés confirmés tandis qu'une trentaine d'indicateurs se sont avérés erronés. Par contre, le long du circuit de vérification, 32 nouveaux sites d'habitat ont été recensés. Comme nous n'avons pas emprunté toutes les pistes carrossables — l'itinéraire de reconnaissance étant déterminé par la localisation des indices —, l'inventaire que nous proposons est donc probablement incomplet.

Dans le paysage aménagé autour de Ouahigouya par les paysanneries dites « mossi », qui constituent aujourd'hui de fortes concentrations humaines (75-100 hab./km²), des indices d'occupation ancienne peuvent être perçus dès que l'attention se fixe sur les peuplements végétaux et les plus petits accidents de terrain. La présence de bouquets de gros « *Faidherbia albida* » ou de « *Balanites aegyptiaca* », qui tranchent dans la continuité du « parc » à Karité (*Vitellaria paradoxa*) et à Néré (*Parkia biglobosa*) privilégié par les populations

actuelles, est déjà symptomatique d'une occupation ancienne. Dans presque tous les cas, ces peuplements végétaux se situent sur des sols sableux épais, ou sablo-argileux, parsemés de débris de céramique ou de gros morceaux de poterie dont la densité s'accroît aux abords de buttes circulaires, plus ou moins aplanies et surmontées, parfois, dans le cas des plus grosses, d'un baobab (*Adansonia digitata*).

L'érosion, qui provoque localement des saignées dans ce matériel pédologique meuble et, plus généralement, un important décapage du sol, dégage souvent, en contrebas, des buttes ou, loin d'elles, des jarres de grandes dimensions reconnues par tous les interlocuteurs locaux comme étant des urnes funéraires.

En examinant les environs de ces vestiges, nous avons pu observer, là où le sol devient moins épais, aux abords des affleurements cuirassés, des traces d'épierrage (tas ou alignements de blocs) et (dans 80 cas sur 170) des scories de forge, témoignant de l'emplacement d'anciens fourneaux. Par ailleurs (dans 66 cas), et notamment au nord de la zone de prospection, nous avons observé des citernes creusées sur les hauts de pente ou des mares (20 à 40 m de diamètre) aménagées par des remblais sur les bas de pente et envahies peu ou prou par des fourrés de combrétacés et d'acacias lianescents entourés de ficus. Les puits situés à proximité des buttes anthropiques sont plus rares ; une vingtaine ont été recensés. On les remarque surtout dans la partie sud de l'aire étudiée et ils sont tous en partie comblés. Enfin, trois sites sont entourés d'une levée de terre interrompue par endroits.

Partout, les quantités considérables de tessons, épais ou fins, qui jonchent le sol ou constituent des amoncellements distincts auprès des buttes, sont décorées en impressions variées dont les motifs, généralement bien conservés, se répètent d'un site à l'autre. Ces tessons et notamment les cols laissent supposer une multiplicité de formes et de dimensions de poteries. Cependant, toutes paraissent à fond plat ou faiblement incurvé et sans anses, sauf les plus grosses et les plus épaisses (jarres). Elles sont bien cuites et non vernissées.

Mêlés à ce matériel, de rares objets métalliques (bracelets torsadés, maillons de chaîne) et de nombreux fragments de piliers en pierre (dolérite) et d'anneaux ou de disques perforés (schiste), des broyeurs plats ou en boules, des polissoirs (dolérite et granite), quelques outils taillés ou polis et enfin des meules entières ou brisées ou encore percées.

Sur les monticules circulaires, parfois enfoncés dans le sol, des blocs de cuirasse ferrugineuse sont disposés de telle façon qu'ils font penser à des pierres de soutènement de greniers ou bien encore

à des foyers. En surface (et probablement en profondeur), de nombreux gravillons ferrugineux sont, mêlés à la terre (très compacte si les monticules ne sont pas cultivés), contrairement à ce que l'on observe dans les champs sableux alentours. Ces gravillons pourraient provenir de la décomposition de murs en torchis (ou banco) tombés en ruines.

Le nombre de buttes groupées par site varie de trois à une trentaine. Les cas les plus fréquemment rencontrés sont de trois à cinq buttes (45 %) et de cinq et dix buttes (36 %).

Les buttes isolées n'ont pas été dénombrées. Nous n'étudions ici que les groupements de buttes anthropiques distantes les uns des autres d'une centaine de mètres tout au plus. Il est certain qu'une prospection plus fine aurait abouti à démontrer plus de buttes que nous n'en avons chiffrées, pour chaque site. S'il y a erreur, celle-ci s'inscrit par défaut.

La figure 1 présente le semis de ces anciens groupements d'habitations, qui se répartit sur à peu près 60 % de l'espace régional étudié. Des secteurs paraissent ne pas avoir été occupés, notamment à l'est ; d'autres se singularisent par une superposition des villages actuels sur les sites anciens (44 sites au sud de Ouahigouya et 8 au sud-est de l'espace concerné). Ailleurs, on observe des couloirs inoccupés, larges de 3 à 4 km, séparant des rassemblements de sites plus ou moins distants les uns des autres. Dans l'état actuel de nos repérages, deux types de semis d'anciens villages peuvent être discernés sur la figure 1 : semis lâche et semis serré, et des ensembles de sites, tels des ensembles nucléaires, peuvent être délimités, exclusion faite des sites les plus isolés, notamment à la périphérie de l'aire étudiée.

Dans les ensembles à semis lâche, la distance entre les sites varie de 0,8 à 6 km ; la moyenne étant de 3,2 km. Dans les ensembles à semis serré, les distances séparant les sites varient de 0,6 à 3,2 km et la moyenne est de 1,7 km. Tout confondu, la moyenne des distances qui séparent les sites est de 3 km pour 170 sites recensés. A titre de comparaison, la moyenne de celles qui séparent les villages actuellement peuplés est de 3,7 km pour 122 sites habités répartis sur le même espace. Cette différence provient d'une répartition beaucoup plus homogène des sites d'habitat actuel, contrairement aux sites anciens qui forment des grappes. »

L'auteur analyse diverses hypothèses relatives à l'avènement de ces sites. Finalement, il conclut ainsi cette partie de son raisonnement :

« Nous pensons que les sites peuvent être considérés comme contemporains les uns des autres pour plusieurs raisons :

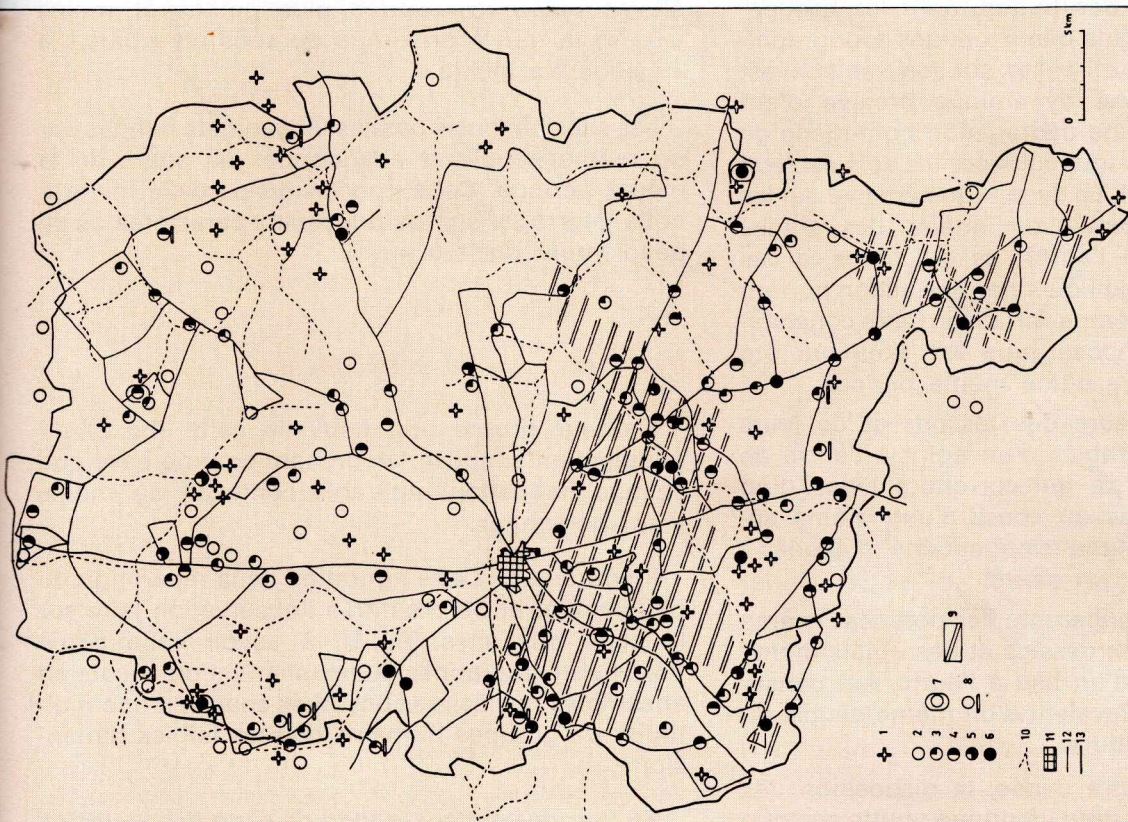


Fig. 1. — Vestiges d'occupation ancienne au Yatenga.

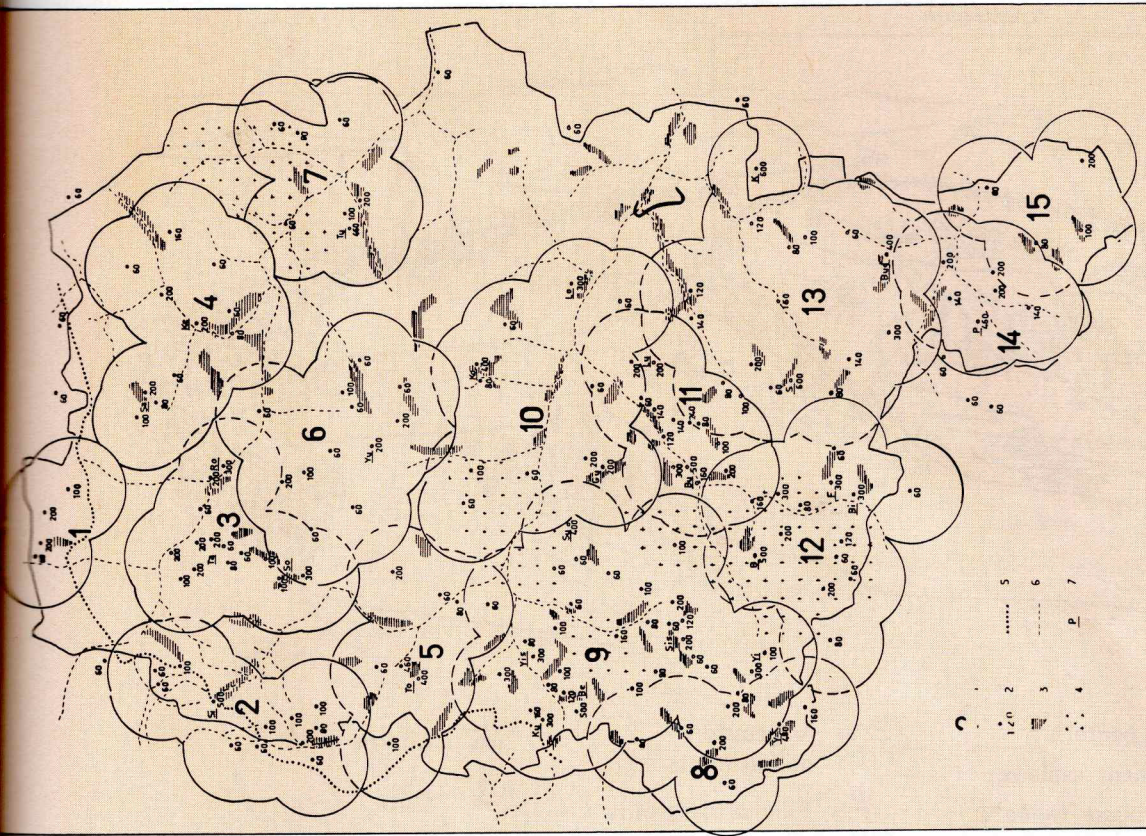


Fig. 2. — Aires de peuplement supposées.

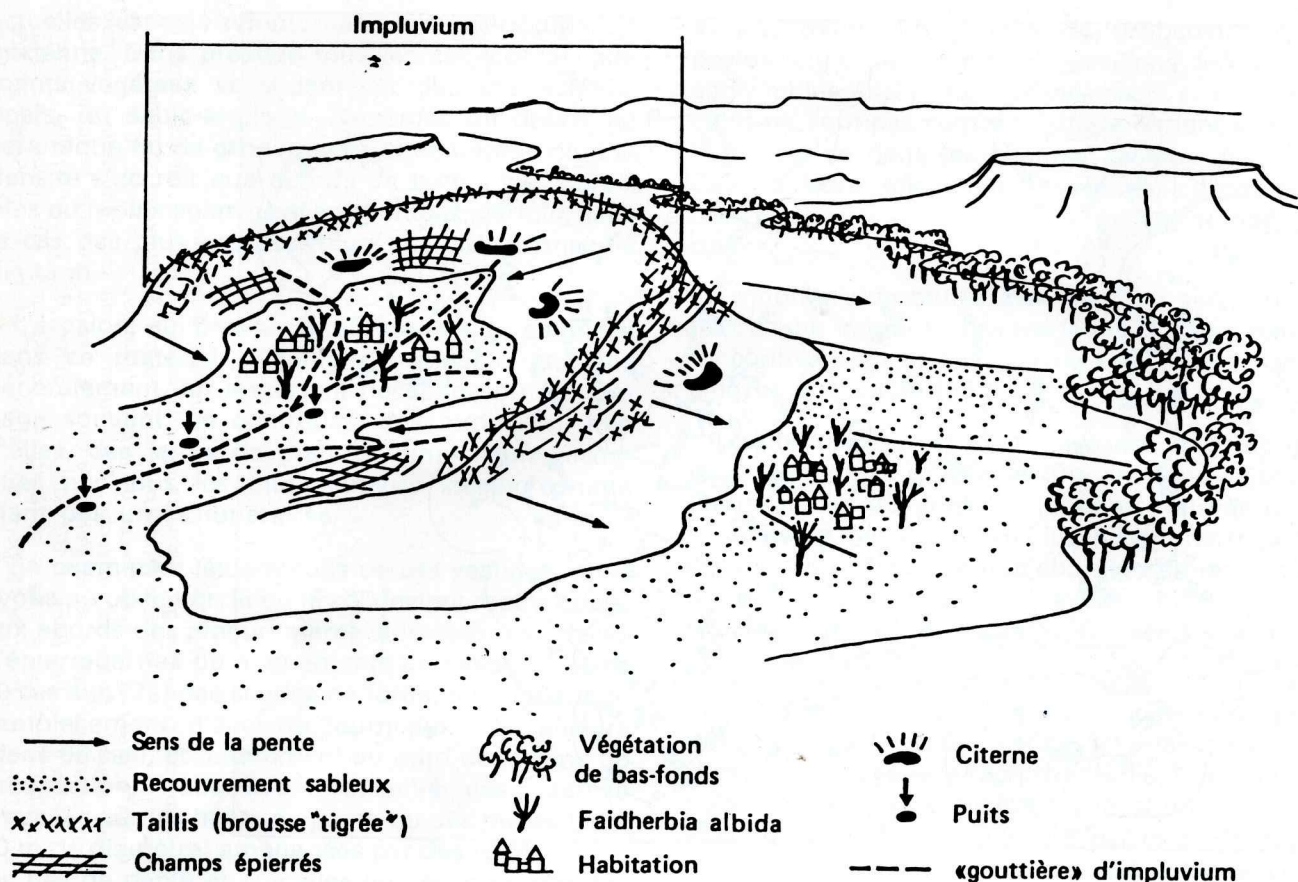


Fig. 3

• L'aspect actuel des buttes, dont les groupes s'inscrivent dans des situations topographiques comparables (à mi-pente, sur sols sableux) est l'aboutissement d'une dynamique érosive d'ensemble ainsi que d'une dégradation homogène de la part des habitants (qui cultivent les sols sableux et souvent les buttes). La dynamique érosive qui les affecte ne paraît pas avoir atteint des stades distincts d'un site à l'autre; ce qui, dans le cas inverse, aurait pu s'expliquer par une action portant sur des périodes de temps variables. Cette constatation permet de supposer que les sites ont été abandonnés au cours d'une même période.

• Les degrés d'usure des tessons et de leurs dessins sont comparables d'un point à l'autre de l'espace considéré; ce qui corrobore l'idée d'un abandon des villages au cours d'une même séquence de temps: une cinquantaine d'années? Assurément moins d'un siècle.

• L'homogénéité apparente des poteries: même texture, répétition des dessins et des objets ménagers ou funéraires, d'un lieu à l'autre, fait penser que leurs usagers relevaient d'un même peuple ou d'un même fond culturel.

Dans le même ordre d'idée, la disposition des buttes est presque partout identique: butte centrale

élevée entourée d'autres plus petites et moins larges; le tout à proximité ou sous un « parc » à « Faidherbia albida ».

Les sites observés paraissent avoir été habités par un même peuple et abandonnés au cours de la même période. Cette conclusion partielle invite à nous interroger sur les principaux caractères de ce peuplement disparu.

hypothèses sur le peuplement

L'auteur dresse une nouvelle carte (fig. 2) du peuplement supposé, en prenant comme base que chaque habitation repérable contenait au moins vingt personnes.

Il poursuit: « Cette figuration de la répartition du peuplement ancien renforce l'observation faite sur la carte des sites (fig. 1), à savoir celle d'une répartition en grappes du peuplement ou encore en ensembles nucléaires constitués chacun d'une multitude de groupes humains d'assez faibles dimensions.

En introduisant sur le fond de carte des variables



Fig. 4. — Implantations Kurumba et Nakomse contemporaines du départ des Kibga.
 1 Nom de village actuel; 2 Limite de terroir; 3 Retenue d'eau artificielle (barrage); 4 Périmètre urbain de Ouahigouya; 5 Piste; 6 Axe de drainage. Informations issues de la tradition orale (enquêtes de M. Izard); 7 Emplacement d'un ancien village kibga attesté; 8 Implantation kurumba au XV^e siècle et début du XVI^e siècle; 9 Implantation Nakombga au XV^e siècle et début du XVI^e siècle.

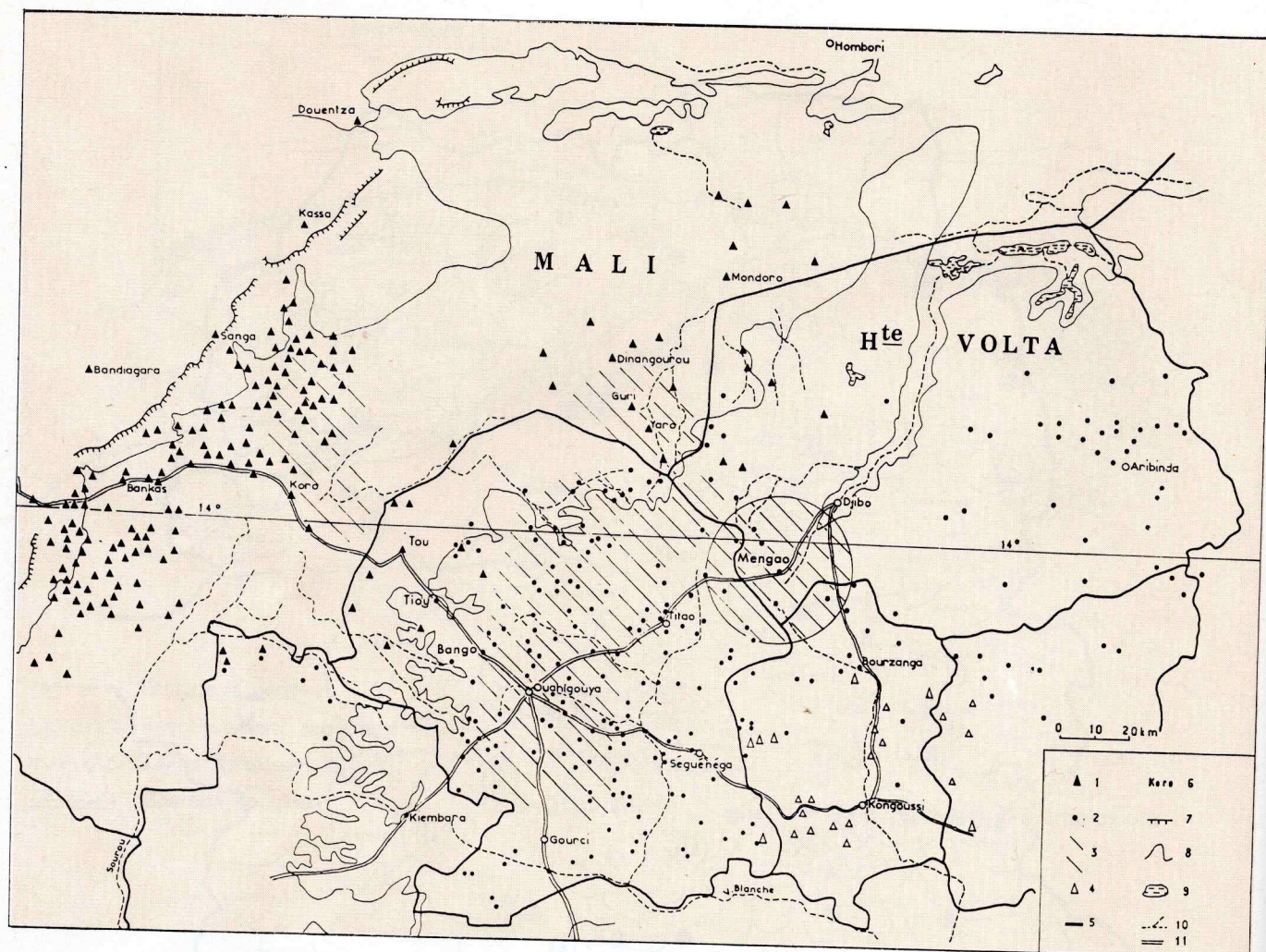


Fig. 5. — Répartition régionale des populations Dogon et Kurumba.
 Répartition actuelle : 1 Villages dogon ; 2 Villages Kurumba. N.B. — Les informations proviennent, pour la partie malienne, de J. Gallais (1975) et, pour la partie voltaïque, des enquêtes effectuées par l'auteur (1970-1974). Occupation dogon ancienne : 3 Vestiges d'occupation dogon. N.B. — Le cercle, dessiné entre Djibo et Titao, délimite le secteur de prospection archéologique de A.M. Schweeger-Hefel (1964). Hors du cercle, les hachures obliques couvrent, dans la partie voltaïque, le secteur reconnu par l'auteur (1976-77), dans la partie malienne, les secteurs cités par J. Gallais (1975) ; 4 Puits dogon localisés dans les sous-préfectures de Kongoussi et Barsalagho par le BURGEAP (1976) ; 5 Frontière et limite administrative ; 6 Centre administratif ; 7 escarpement de « Bandiagara » ; 8 Courbe d'altitude 300 m ; 9 Inondation temporaire ; 10 Réseau hydrographique.

hydrographiques et hydrogéologiques, la répartition en grappes paraît articulée sur le réseau des axes de drainage ; les ensembles de villages sont généralement disposés à l'intérieur de bassins-versants, affluents des bras de la Volta Blanche.

L'examen des chiffres de population permet de remarquer que, dans chaque ensemble, quelques villages sont plus importants que leurs voisins immédiats. Dispersée dans une nébuleuse de sites pour lesquels l'estimation de la population varie de 60 à 200 habitants, une trentaine (sur 170) se distinguent en présentant de 300 à 600 habitants. Il semblerait que nous ayons à faire à des groupes de villages établis autour de « métropoles » qui auraient pu être des centres de dispersion et (ou) de repli des populations. Ceci pose la question de la

dynamique de ce peuplement, de sa croissance à partir de centres fondateurs, de son expansion territoriale et de sa disparition ; autant de questions auxquelles il est difficile de répondre. »...

... « Les villages sont disposés le plus souvent à l'intérieur des « niches écologiques » formées par les impluviums qui constituent les têtes de bassins-versants. Ce trait caractéristique de la localisation de l'habitat peut être mis en relation avec la possibilité en ces lieux de collecter les eaux de pluie qui ruissellent sur les glacis — et les filets d'eau qui sourdent parfois à la base des corniches cuirassées — dans des citernes creusées en haut de pente ou à mi-pente, peu éloignées à la fois du revêtement sableux à bonne rétention et des affleurements cuirassés des sommets d'interfluvies qui sont autant

de gîtes minéraux exploitables pour l'industrie du fer (fig. 3).

Compte tenu de cette position topographique des anciens villages, on est en droit de se demander si les bas-fonds ne se signalaient pas dans le paysage, il y a cinq siècles, par une végétation abondante, du type galeries arborées à sous-strate arbustive épaisse et lianescente, difficilement attaquant par le feu courant. Les bosquets relictés (bois sacrés) qui jalonnent, aujourd'hui, les axes de drainage et qui semblent témoigner d'un climax révolu, étayent cette supposition. Les villages auraient été fondés préférentiellement à mi-pente des glacis et leur clairière agricole n'aurait pas eu pour origine le déboisement d'un couvert végétal épais mais un défrichement par le feu, facilité par la présence sur les glacis d'une steppe arbustive ou arborée claire, à tapis graminéen associé aux sols sableux (?). Enfin, si l'on retient que la présence du bétail est indispensable à la régénération du parc à Faidherbia, on peut considérer que les villageois élevaient des animaux, dont les aires de pacage intéressaient saisonnièrement les chaumes des « champs de village » et, de façon courante, les taillis des hauteurs cuirassées et les pâturages graminéens des glacis, à distance « respectable » des bas-fonds dont la végétation dense pouvait fort bien abriter quelques glossines*. On peut, enfin émettre l'hypothèse que les bas-fonds n'attiraient guère les cultivateurs dont les techniques étaient adaptées aux sols légers.

Une connaissance des différentes particularités des roches sous-jacentes transparaît enfin dans l'analyse de la répartition spatiale des citernes et des puits. Sur le socle granitique, caractérisé par des arènes sablo-argileuse fluentes (altérites) qui interdisent le creusement de puits profonds (éboulement), les sites d'anciens villages s'accompagnent de citernes, dans la plupart des cas. Inversement, sur le socle schisteux, au-dessus duquel le cuirassement ferrugineux est épais, on recense moins de citernes. Les sites sont alors accompagnés de puits creusés dans les endroits où la cuirasse est ennoyée en permanence, dans les « gouttières », au centre des impluviums. Ces puits sont, soit comblés, soit encore utilisés par les populations.

Tous ces indices de choix dans l'occupation de l'espace corroborent la supposition d'un maintien d'une société rurale pendant plusieurs siècles dans les anciens sites villageois. »...

... « La répartition des anciens villages ne paraît pas due au hasard mais semble bien être fonction d'un certain nombre de facteurs tels que le ravitaillement

en eau, le site topographique et la rétention des sols. Aussi, avons-nous remarqué des ensembles constitués par des grappes de villages disposées dans de petits bassins-versants, de part et d'autre des axes de drainage.

Lorsque nous dessinons sur la figure 2 des cercles de 1,5 cm de rayon (correspondant, à l'échelle du 1/200 000, à 3 km) centrés sur chacun des sites reconnus, quinze ensembles spatiaux cernant quinze groupements nucléaires d'anciens villages, apparaissent nettement.

Pour obtenir la densité de population, nous rapportons la somme des chiffres de population estimée à l'intérieur d'un ensemble à l'espace couvert par les cercles séquentiels de chaque ensemble. Selon que le semis du peuplement est serré ou lâche et que les villages ont une population plus ou moins forte, les densités à l'intérieur des aires de peuplement délimitées varient de 4,8 à 25,4 hab./km², pour une moyenne de 14,3 hab./km².

En comparaison de ces données, sur la même portion d'espace, la population est actuellement forte de 103 000 hab. (1975) et se répartit en 122 villages dont les terroirs couvrent 1 733 km². La densité de population rurale (excepté Ouahigouya : 18 000 hab. et son terroir) s'élève à 59,6 hab./km², soit quatre fois plus que la moyenne des densités de l'ancien peuplement. Signalons enfin que la population moyenne par village est aujourd'hui de 847 habitants contre 147 pour les anciens sites habités. »...

... « L'intérêt de cet essai d'estimation d'une ancienne population, par des méthodes qui peuvent être contestées, est de pouvoir apprécier une densité rurale assez élevée bien que nous ayons, par souci de prudence, retenu des chiffres faibles tant pour le dénombrement des buttes que pour l'estimation de la population correspondant à chacune d'elles.

Les densités calculées sont comparables à celles que nous observons aujourd'hui dans les paysannes qualifiées d'« archaïques » telles, pour prendre des exemples dans les régions voisines du Yatenga, les Samo, les Korumba, les Bwa ou les Dogon de la plaine du Seno. Ces sociétés paysannes sont connues pour avoir perfectionné un système agraire fondé à la fois sur un espace restreint cultivé annuellement sous « parc », autour du village et, au-delà, sur une « brousse », sollicitée dans le cadre d'une jachère à long cycle. »

A la question de savoir qui étaient ces villageois anciens, l'auteur répond, par une longue enquête sur travaux, qu'il pourrait fort bien s'agir de « Kigbe », proches parents, pour ne pas dire plus, des Dogon. Il essaie de construire (fig. 4) une carte des peuplements successifs de la région, puis une

* Glossine : Mouche vecteur de la trypanosomiase (« maladie du sommeil »).

autre carte (fig. 5) de la répartition régionale actuelle des Dogon et des Korumba, enfin un diagramme (fig. 6) interprétatif des étapes historiques du peuplement.

hypothèses possibles sur l'abandon des villages anciens par les occupants

« De l'ensemble des informations issues de la tradition orale, nous retenons qu'une population kibga, implantée au Yatenga probablement à partir du ^{x^e}-^{xⁱ}^e siècles, disparaît à la fin du ^{xv^e}. Des effectifs sont décimés lors des combats mais le plus gros du peuplement rejoint les clans kibse-dogon de la plaine du Gondo et du plateau de Bandiagara, tandis que quelques lignages demeurent dans la région pour assurer, sous le contrôle politique nakombga, soit le culte de la terre, soit le travail du fer.

La disparition, relatée comme subite, d'un peuplement particulièrement bien ancré à son territoire durant quatre ou cinq siècles, pose un problème que les combats rapportés par la « geste » nakombga ne peuvent résoudre à eux seuls. »

Plutôt qu'à une brutale conquête par des adversaires, l'auteur pense à un long et complexe processus d'absorption :

« Que les Nakombse aient tenu particulièrement à contrôler cette région et à faire travailler les forgerons kibse pour leur compte est d'autant plus plausible que la production du fer faisait au ^{xix^e} siècle au Yatenga, et sous leur contrôle, l'objet d'une exportation qui classait cette région première productrice de l'Afrique occidentale : 1 500 hauts fourneaux et 540 tonnes de fer annuelles sont les estimations propres à caractériser cette production.

« A la fin du ^{xv^e} siècle, la renommée de l'industrie du pays kibga aurait déjà été suffisamment étendue pour que ses forgerons soient l'objet de convoitises de la part d'une formation étatique en gestation. Ceci expliquerait que les premiers Nakombse, parvenus dans la partie amont du bassin de la Volta Blanche, aient voulu rapidement asseoir des chefferies et, se heurtant à une résistance kibga, aient choisi de déporter progressivement les forgerons en les disséminant dans le réseau de villages où ils exerçaient déjà un réel contrôle. La tradition atteste, en tout cas, que cette politique s'est exercée d'une façon continue de Rawa à Yadega (le fondateur du Yatenga), soit pendant une quarantaine d'années environ. Il ne s'agirait donc pas d'un « cataclysme » guerrier dévastant en deux ou trois campagnes le pays kibga mais d'une usure de son peuplement considéré tel un vivier dans lequel les Nakombse prélevaient des forgerons, à mesure de la création

de chefferies, pour en faire des captifs au service d'un nouvel ordre politique. »...

Bien plus encore qu'à la pression de voisins turbulents, les anciens occupants ont pu céder à l'inéluctable transformation de l'environnement. Et l'auteur, finalement, conclut :

« Les Korumba que les Nakombse rencontrent dans le bassin amont de Volta Blanche, à la fin du ^{xv^e} siècle, ne sont pas des cultivateurs pacifiques cohabitant avec les Kibse; ils sont en train de prendre la place des Kibse attirés sans doute par la technicité du fer et les puits profonds de ces derniers (conjoncture de sécheresse), aidés dans leur stratégie par les raids songhai qui s'exercent sur une population déjà contractée et crispée autour de ses points d'eau.

Dans un tel contexte, les Nakombse n'ont fait qu'apporter une contribution finale au démantèlement de la société kibga encore établie au Yatenga et déjà fortement entamée ou complètement assimilée au nord-est, au Lurum.

La politique korumba d'assimilation des Kibse expliquerait leur coopération à la mise en place du réseau de chefferies nakombse; usurpant dans la majorité des villages les autels de la terre. En se faisant valoir « premiers occupants », ils prennent place dans le nouveau système politique. »

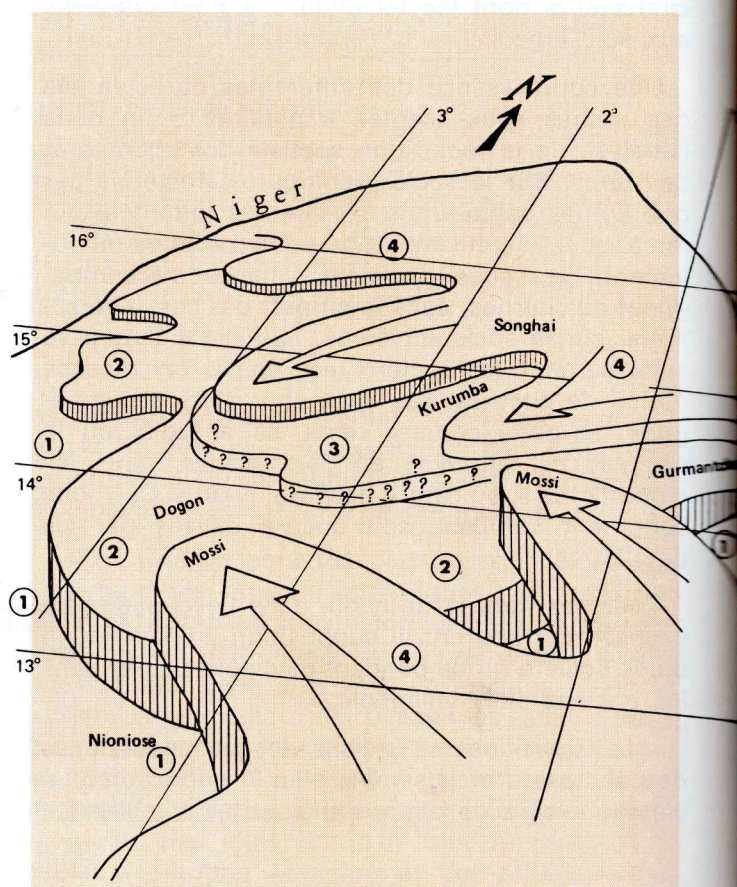


Fig. 6